

Chapitre 14

« Aujourd'hui notre but est d'arriver jusqu'à Rozovka, dit Oleg en pointant son doigt sur la carte. »

Cette fois, je me suis penchée en avant pour m'assurer qu'on allait bien vers un objectif et qu'on n'allait pas errer au hasard (ces derniers temps, cette idée me vient de plus en plus souvent !).

Une ligne marron et sinueuse menait jusqu'à ce point sur la carte que montrait Oleg ; sa longueur m'a paru suspecte.

J'ai demandé : « Tu es sûr qu'aujourd'hui on peut faire tout ça ? »

– On voit mal... mais tiens, là, il suivait de l'ongle un trait grisâtre à peine visible que je n'avais pas vu jusque là. Ce devait être la ligne de chemin de fer. Si c'est bien ça, on pourra terminer le trajet en train.

– Tu es sûr ?

– J'espère.

– Et si elle n'y est pas ? »

Oleg a plié la carte et ne m'a même pas fait l'honneur d'une réponse.

J'ai dit :

« Mais il faut y arriver avant la nuit.

– Ne panique pas avant l'heure. Par les chemins, c'est plus facile.

– Et ils existent, ces chemins ? »

Il n'a pas répondu.

« Ils existent ? »

Personne ne m'a répondu, mais j'ai remarqué que Stiopa rigolait et il m'a semblé qu'il échangeait un regard avec Oleg.

J'ai demandé : « Et là, maintenant, on est où ? »

On était à l'entrée d'un village. Derrière il restait des meules de foin, et devant on voyait quelques masures basses isolées.

« Ça doit être... Oleg rouvrit la carte. Volnoïé. D'ailleurs on va se renseigner auprès des habitants. »

On est passé dans le village. Comme nous l'a confirmé une femme qu'on a rencontrée, le village s'appelait effectivement Volnoïé.

« C'est bien », a dit Oleg.

J'ai pensé sans le dire : en quoi est-ce que c'est bien ? Il a admis qu'on pouvait s'égarer. Plus on avançait, plus les maisons étaient rapprochées, au centre du village cela devenait de vraies bonnes maisons en pierre. Entre elles passait un boulevard vert bien dessiné. Tous les cent mètres, on rencontrait des fermes devant lesquelles était accrochée une pancarte « Exploitation N° tant ». Derrière la palissade, les poules et les oies, les vaches et les cochons nous regardaient passer, tristement.

On marche depuis longtemps, et toujours rien d'intéressant.

Et puis il a plu. Khlopik a trouvé une grande flaque dégueulasse, il s'est roulé dedans et il s'est mis à taper des pattes dans cette bouillie noire. Après cela, tout content, il est sorti de là pour aller faire un câlin à Oleg. Oleg est hors de lui et prêt à lui filer un coup de pied.

On est arrivés au village de Zatchatochka (Tu parles d'un nom¹ !). Le village est pâlot : quelques haies bancales ; dans les rues en terre poussiéreuses vont et viennent des mamies, certaines à vélo.

Oleg avance à grands pas fermes, on dirait qu'il est en fer. Stiopa ne perd pas de terrain. Tantôt il sautille en marchant pour attraper une branche d'arbre, tantôt il donne de grands coup de bâton dans les tournesols (et il a toujours le sac de patates dans le dos !) Ces pommes de terre, on en mange tous les jours mais je ne sais pas comment, elles ne diminuent pas. On dirait que le père André leur a jeté un sort.

Ils sont partis loin devant. Stiopa se retourne et pointe un doigt vers moi ; il crie : « On t'attend ? » Trop aimable. Vers la fin du troisième jour ils ont deviné que ce serait pas mal de m'attendre, moi aussi.

Je fais un geste de la main : « Non, allez-y ! ». Je ne veux être à charge à personne.

¹ Embryon

Le village est dépassé. Devant moi, la route et encore la route, tantôt rougeâtre, sèche et argileuse, toute fendue de crevasses pittoresques à travers lesquelles percent des brins d'herbe, tantôt grise et poussiéreuse, jonchée de cailloux ; ou encore noire, humide de pluie, gluante et désagréable, qui rend les chaussures lourdes et la route difficile.

A chaque halte, Oleg me demande si j'ai vu tel arbre pittoresque, rencontré après un certain virage. Ou bien comment ai trouvé le petit bois qu'on vient de traverser.

Et je marche et je ne vois que la route, parce que je regarde mes pieds. Je n'ai pas la force de lever la tête, ni la force d'admirer ni de m'émerveiller. Je lui dis que je n'ai rien vu, mais que je trouve tout beau par avance, pourvu qu'on me foute la paix ! A quoi il me répond que c'est stupide de marcher comme cela, les yeux fixés à terre, qu'il n'y a que les simples d'esprit, sous développés et limités. On voit tout de suite que je ne suis pas un enfant des champs et que je n'ai pas de sang cosaque. Pour lui, je suis un petit chien bouriate qu'on a attaché à un boulet et qui le traîne en ne voyant devant soi qu'un morceau de route et les pattes de ceux qui courent devant. Je ne réplique pas, un chien en vaut un autre. Lui et Stiopa sont de fringants poulains de la steppe.

Maintenant c'est un large chemin de terre devant nous. Des camions bennes passent toutes les dix minutes, soulevant de chaque côté de grandes quantités d'une épaisse poussière et marron. On essaie de se mettre un peu plus loin dans les tournesols et on tourne le dos, mais ça ne sert pas à grand-chose. Je suis à bout de forces. Pour me consoler, Oleg me dit que c'est le dernier tronçon de terre avant la voie ferrée, et que ce sera infiniment plus facile de marcher sur les voies.

Toujours pas de chemin de fer. On s'est assis un moment pour regarder la carte. On dirait que les routes se croisent. Et j'ai noté mes impressions.

J'ai mal au cœur et je l'ai dit. Stiopa s'est mis à rire et Oleg l'a arrêté. Il a proposé de porter mon sac mais maintenant ça n'a plus guère d'intérêt : il reste juste deux ou trois serviettes et un miroir.

Oleg a dit qu'il fallait aller jusqu'à la gare d'Azov (de là, on ira à Rozovka) et qu'il restait encore une dizaine de kilomètres. Il a sûrement dit ça pour me remonter le moral mais il aurait mieux fait de ne pas dire le nombre.

Voilà qu'à nos yeux apparaît le talus et la voie de chemin de fer, mais je suis tellement à bout de forces que cela ne me fait pas plus plaisir que ça.

Oleg a eu pitié de moi. Tout au bout du champ, là où se rejoignent la plantation et la ligne de chemin de fer, on s'est arrêté pour souffler. J'écris à nouveau. En trois jours le vernis de mes ongles est parti, la peau ne paraît plus satinée et brillante et je regarde avec regret mes doigts mal soignés sautiller sur les touches. Je prends une lingette pour m'essuyer le visage et les mains. Ensuite seulement, en regardant dans le miroir, je remarque un visage triste avec un léger bronzage, et mon humeur s'améliore. Tout cela n'est pas si mal. Stiopa a lui aussi demandé une serviette, brusquement, avec le miroir ; et il se met à s'essuyer le museau. Ah, il me parodie ! Mon expression, mes gestes... et en même temps, il rit de ses propres plaisanteries. Oleg rit lui aussi, mais à mon avis, pas des plaisanteries, mais de son manque de talent. Où trouvent-ils de l'énergie pour être si gais ?

Maintenant nous marchons sur les traverses de la voie ferrée. Je ne sens pas la facilité promise par Oleg. Stiopa tantôt traîne derrière, tantôt court devant en sautillant et en ricanant – quel tempérament instable ! Et je regarde l'énorme sac à dos qui, à chaque bond, se secoue gauchement et lui frappe le dos.

Le voilà reparti en avant, il agite ses bras écartés comme deux ailes. Et en même temps il babille sur un ton piailleur et en sautant d'une traverse à l'autre et manifeste par là son désir de s'envoler. J'ai demandé des éclaircissements sur cette caricature ; il a dit que je marchais comme ça.

J'ai dit, étonnée :

« Vraiment ?

–Vraiment ? a glapi Stiopa d'une voix répugnante avec une grimace pseudo-attendrie.

Cela fait deux bonnes heures que nous marchons sur la voie ferrée dans l'espoir de trouver la station Azov. Le soir tombe à présent, le soleil se couche et nous, on va marcher jusqu'à ce qu'on la trouve. J'ai voulu préciser : ou jusqu'à tomber.

A en juger par la carte, la gare devrait être en vue depuis longtemps, et elle n'est toujours pas là. Notre carte n'est pas toute neuve, évidemment, je l'ai téléchargé sur Google il y a deux ans. Mais s'il y avait une gare ici il y a deux ans, alors elle n'a pas pu disparaître sans laisser de traces, il devrait rester au moins quelques ruines.

Oleg avance d'un bon pas, comme s'il savait exactement où est la gare. Stiopa, comme moi, doute de son existence, et il est sur les nerfs. Plus il s'énerve, et plus ses blagues deviennent lourdes, et plus on y entend de

sarcasmes. L'objet de ces sarcasmes, c'est moi, bien sûr, alors que je suis tellement sans énergie et sans voix qu'il aurait bien pu oublier mon existence.

Il commence à bruiner. Dans l'obscurité qui s'installe il devient de plus en plus difficile de distinguer les traverses. Et en mettant le pied à côté, je n'arrête pas de trébucher. Oleg m'a dit de regarder où je mets les pieds, on a assez de blessures comme ça. A ce moment-là, j'ai vu une des poutres massives remonter vers moi. J'ai pris peur et j'ai tendu les mains en avant pour amortir le poids de mon corps. J'étais par terre, je sentais une douleur dans le genou et mes paumes écorchées me brûlaient. Oleg s'est approché, il m'a aidée à me relever et il a demandé comment je me sentais. Je lui ai dit que j'avais mal au genou et que j'avais la nausée. Il m'a expliqué :

« C'est à cause de la brusque montée de tension. Ça va passer. »

Il a tâté ma rotule et il a demandé si je pouvais marcher. Ensuite nous sommes descendus de la voie et maintenant nous marchons sur l'herbe mouillée. L'humidité n'a pas mis longtemps à traverser le cuir de mes mocassins, et j'ai un peu la fièvre.

J'ai remarqué qu'ici, c'est très beau. De chaque côté de la voie ferrée s'étend un large tapis herbu de couleur vert tendre, tout à fait inhabituelle pour un mois d'août. Je suis surprise de l'épaisseur régulière du gazon et de sa hauteur, qui est partout la même, comme si l'herbe ne poussait pas toute seule, mais qu'on la fabrique spécialement. Elle est jonchée tout autour de petites fleurs jaunes, qui ont l'air plus vives encore dans l'air bleu du soir.

De chaque côté deux épaisses rangées d'arbres, de sorte que nous marchons le long d'un immense couloir vert.

Oleg a dit :

« Tu as remarqué qu'au soleil couchant, quand tout dans la nature commence à perdre ses couleurs, certaines couleurs disparaissent en premier, et d'autres se voient encore pendant un certain temps ? »

J'ai répondu que je n'avais jamais observé ça et j'ai demandé lesquelles disparaissaient en premier.

« Les couleurs du spectre rouge. Tiens, tu vois, ton Tee-shirt est déjà presque invisible, et les fleurs jaunes se voient encore sur l'herbe. »

J'ai anticipé :

– Alors, les suivantes à disparaître sont les jaunes et les verts ?

– Exactement. Et celles qu'on voit le plus longtemps, c'est le violet et le bleu marine.

– Intéressant, et pourquoi ?

– Rouge, ce n'est pas seulement la couleur de la passion, cela veut dire aussi « beau » en russe.

– Et qu'est-ce que ça explique ?

– Le bleu et ses nuances, c'est la couleur de la moralité et des hautes valeurs morales, et tout le reste du spectre reflète les gradations de ces deux principes.

Je répète : mais qu'est-ce que ça explique ?

–Eh bien, le fait que quand le soleil intérieur de l'homme se couche, la première chose qu'il perd, c'est la beauté. C'est pourquoi d'après la beauté de quelqu'un, on peut toujours déterminer à quel point il est vivant.

–Et ensuite ?

–Ensuite il devient incapable de sentir le large spectre des sentiments humains, c'est-à-dire que son monde intérieur devient gris.

–Et le bleu ?

–C'est le dernier degré de la dégradation, la perte de la moralité et des hautes qualités morales.

–Et d'après la palette d'un peintre, on peut définir quel homme a peint le tableau ?

–Bien sûr. L'âme de l'artiste rejaillit sur la toile.

–Et le « carré noir » qu'est-ce que c'est

–L'absence de lumière.

–C'est tout ?

–Ça ne suffit pas, une seule caractéristique ? Alors j'ajouterai qu'il n'y a que les taupes et les rats qui puissent vivre dans le noir complet.

–Qu'est-ce que les taupes viennent faire là-dedans ?

–Tu parlais de l'âme de l'artiste.

–Pendant cette conversation, j'avais rattrapé Oleg et je ne marchais plus derrière, comme d'habitude, mais de front. Sa vision des couleurs m'étonnait, mais ce qui m'étonnait encore plus, c'est que Stiopa avait arrêté ses grimaces et écoutait attentivement. J'ai croisé son regard et pour la première fois j'ai saisi sur son visage

une expression intelligente, et même à ce qu'il m'a semblé, une certaine finesse. Mais cela n'a duré qu'une seconde. J'ai dit :

– Comme c'est intéressant ».

–A ce moment-là, Stiopa a vu que je le regardais. Il a pris un air d'attendrissement théâtral et en essayant une larme imaginaire, il a minaudé :

–« Comme c'est inté-rès- saant !!! »

Après quoi il a éclaté d'un gros rire bruyant.

D'où vient que l'homme ait tant de fiel ? Après un instant de réflexion, j'ai décidé que ce n'était pas du fiel, mais seulement une grosse fatigue, qui faisait craquer le mince vernis de culture grâce auquel il arrivait par moments à passer pour un gentil garçon, laissant voir, comme un ressort, la charpente brute de sa personnalité.

J'ai dit à Stiopa qu'il était très brut de décoffrage et qu'il devrait au moins essayer de le cacher. Je ne sais pas s'il a compris mes paroles, mais sa méchanceté a été exacerbée et a pris en vérité un caractère théâtral tout à fait déplacé. Il a commencé à rappeler tout ce que j'avais fait ou dit pendant ces trois jours, à contrefaire ma voix (sans aucun talent, je dois dire) à montrer ma façon de marcher, mon visage, mes gestes, etc. Je ne me suis pas du tout reconnue dans ces caricatures. En voyant que je ne réagissais pas, il s'est mis en colère et m'a accusée de je ne sais quoi. De quoi au juste, je n'ai pas bien compris, mais pour l'essentiel que je ne ressemblais pas à sa mère. J'ai demandé ce que sa mère venait faire là. Il a dit qu'en comparaison avec elle, je ne valais rien du tout. C'était le sens général de ses paroles, lui, bien sûr, s'exprimait de manière beaucoup plus grossière.

Oleg marchait, en riant de temps en temps. Stiopa s'est mis littéralement en rage et il a voulu prouver à quel point j'avais tort. J'ai voulu demander en quoi précisément. Il a commencé à donner des explications longues et embrouillées. J'avais la flemme de l'écouter. Oleg riait presque constamment et par moments, juste pour s'amuser, jetait un mot dans la conversation. Apparemment, cela l'amusait beaucoup.

Alors j'ai dit, n'y tenant plus :

–Pourquoi tu en as toujours après moi, t'as pas d'autres sujets de conversation ?

Stiopa a plissé les yeux avec une grimace méprisante :

–Qui est-ce qui s'occupe de toi ? Du ton dont il aurait dit : qui est-ce qui a besoin de toi ?

–Alors pourquoi tu parles de moi tout le temps ?

L'émotion lui a rivé son clou ; il s'est mis à émettre des sons qui devaient signifier que je me trompais.

Oui-oui (je mettais consciemment de l'huile sur le feu) voyant l'effet de mes paroles sur lui. Cela fait trois heures que tu ne parles que de moi.

Tu... il s'est arrêté et il s'est retourné vers moi :

Moi ? La rougeur de son visage, qu'on devinait malgré l'obscurité, et son désarroi commençaient à m'amuser.

Entendant mon rire étouffé et oubliant de colère ce qu'il voulait dire, il s'est retourné brusquement et il est reparti. Même à quelques pas de distance, je l'entendais respirer bruyamment. Je lui ai lancé :

Stiopa, c'est pas grave. Tes fantasmes sur mon compte...

« Tais-toi ! Oleg m'a interrompu, et j'en suis restée baba. Mais je n'en ai eu que plus envie de terminer :

... s'expliquent le plus simplement du monde...

– Tais-toi, tu m'entends ? Laisse-le tranquille.

C'était d'autant plus bizarre qu'une minute auparavant il riait tranquillement.

J'ai manifesté mon étonnement :

Pourquoi ce « laisse-le tranquille » ? (pourquoi il est tout le temps de son côté ?) Non, je vais dire... Tu peux ne pas me croire, mais...

Là, Oleg a crié, très grossier : Ferme la !

J'avoue que je n'y comprenais plus rien. Naturellement, je ne pouvais pas laisser ça comme ça, et malgré la fatigue, j'ai crié :

– Pourquoi tu essaies de me clouer le bec ?

Et à ma grande surprise, j'ai senti en moi un regain de forces ». Alors, un peu calmé, il a dit quelque chose comme :

« Je ne te ferme pas le bec, mais... toute vérité n'est pas bonne à dire. Tu comprends, il y a des aspects du psychisme de l'enfant qu'il faut comprendre... »

Oleg et moi, on était côte à côte, et je distinguais son regard, qui disait que lui et moi, on savait des choses et que je devrais avoir honte des paroles que j'avais dites. Sa façon de le dire, et plus encore son regard, ça m'a tuée.

« Je devrais avoir honte ? Moi ? Honte ?

Qu'est-ce qu'il s'était imaginé ? Que je pouvais dire des choses qu'un enfant ne pouvait pas entendre et dont je pourrais avoir honte ? La stupeur due à la fatigue dans laquelle je venais de passer les dernières heures est tombée d'un seul coup. Et j'ai crié :

« Mais allez-y, tous les deux ! Pourquoi tu ne l'as pas arrêté quand il racontait ses conneries ? »

Oleg n'a rien répondu.

Moi non plus.

Cette maudite question s'était plantée dans ma tête comme une écharde : Qu'est-ce qu'il avait pensé ?

Je voulais faire part de mon expérience. Bien sûr il y en a qui rigolent quand j'en parle, d'autres qui n'y croient pas, et la majorité qui dit que c'est n'importe quoi. Mais voilà ce que j'ai observé : moi, je suis du bélier et Stiopa, comme j'ai pu le voir, du cancer. Quand je rencontre une personne du cancer, quelles que soient les circonstances, je ne m'entendrai jamais avec elle. C'est-à-dire qu'on peut bien sûr se trouver dans la même pièce, on peut même se fréquenter, mais j'aurais toujours par rapport à elle l'impression d'être en décalage.

Cela touche les hommes et les femmes. Jamais je ne serai sincère avec une femme comme cela, ni elle avec moi. Entre nous il ne peut y avoir que de l'amabilité mondaine et de la simulation. D'ailleurs j'ai remarqué que pour les cancers, la simulation, c'est viscéral (il n'y a qu'à regarder Stiopa, comme il fait des grimaces) Pour moi, c'est insupportable.

Les femmes cancer, comme des renards rusés, sont désagréables, inintelligentes, et en règle générale, moches. L'obligation de communiquer avec elles, lorsqu'elle se présente, m'empoisonne la vie et je m'efforce de l'éviter chaque fois que c'est possible. Mais les hommes cancer, s'ils veulent conserver leur tranquillité d'esprit, ils doivent m'éviter à tout prix. Je ne sais pas comment ça s'explique, mais pour moi, ils sont mesquins, ridicules et en gros, ce ne sont pas des hommes. C'est juste ça que je voulais dire !

Et encore que Stiopa, même s'il ne connaît pas mon signe, visiblement, il sent notre antagonisme et le fait qu'il est ridicule à mes yeux, et consciemment ou non, il essaie de me le faire payer, c'est-à-dire de me tourner en dérision. Voilà ce que je voulais dire, et c'est tout ! Et alors, on ne peut pas dire ça devant un enfant ?

A présent nous marchons tous les trois en silence. Finalement, je n'ai pas ma place parmi eux. L'un s'est remis à faire des grimaces et l'autre rigole ! Il ne me reste plus qu'à marcher et à faire semblant de ne pas exister.

Je bute encore et encore sur les mêmes idées. Ou alors, ce sont ces pensées qui se sont emparées de moi et qui tournent, comme un manège : qu'est-ce qu'il a pensé de moi ? Même pas inventer, mais imaginer, tirer par les cheveux quelque chose de honteux dans cette situation, je n'y arrive pas. Quoi qu'il ait pu penser, après cela, il n'est plus qu'un sale petit bonhomme minable ! Quelles saletés il a dans la tête ? Le pire, c'est que ces saletés, il soupçonne que je les ai eues.

Maintenant ils marchent devant en échangeant à voix basse. Ah, nullité ! Tu rumines dans ta tête tes sales petits fantasmes et en plus, tu me les prêtes à moi ! Sale type, pauvre mec !

La station Azov existe bel et bien. C'est une minuscule halte antédiluvienne, on l'a repérée dans l'obscurité. L'endroit est absolument désert et on dirait qu'aucun homme n'y a mis le pied depuis bien longtemps. Dans le noir, nous nous installons sur le « quai » assis sur nos sacs à dos. Je sors mon notebook.

Toujours le même silence, toujours la même incompréhension entre nous. Soit à cause de l'humidité du soir, soit du fait qu'il n'y ait personne, le silence se double d'une froideur que je sens passer dans mon dos. Je regarde le visage de mes coéquipiers, baigné dans une lumière bleu pâlotte. En effet, la couleur bleue est celle qui disparaît en dernier, mais maintenant, je ne trouve plus ça aussi remarquable.

Oleg a rompu le silence (dieu merci !) pour dire que nous allions aller jusqu'à Rozovka, et de là aux Tombes-de-Pierre. C'est à deux pas. J'ai demandé s'il savait à quelle heure était le train. Il se trouve que non, il ne sait pas, mais je dois aller tout de suite me renseigner.

Ça ne s'est pas passé comme prévu. La fille que j'ai rencontrée derrière la gare (elle portait une brassée de quelque chose qui ressemblait, dans la pénombre, à des roseaux) m'a dit que le train était à dix heures et demie.

Je suis revenue communiquer cela à Oleg. Il a demandé : « à dix heures et demie du soir ou du matin ? J'ai haussé les épaules. Il s'est mis à jurer, disant qu'on ne pouvait pas me faire confiance.

J'ai dit, presque en pleurant :

« Tu ne m'as pas dit de demander à onze heures du matin ou du soir, mais juste l'heure ! »

Il a secoué la tête en me regardant comme un cas désespéré. Maintenant, je crois que je le déteste.

J'ai affreusement faim. Il y a bien cinq heures qu'on a cassé la croute pour la dernière fois. Il y a de l'humidité dans l'air, elle se met dans les vêtements, dans les chaussures, dans tout le corps. Oleg a dit que si le train partait ce soir (c'est-à-dire à la nuit) alors il restait environ deux heures à attendre et on avait le temps de préparer à manger, de se réchauffer et de se sécher un peu de l'autre côté de la voie ferrée. Sinon, on s'installerait pour la nuit.

Dans l'obscurité complète, nous descendons du talus. Il est abrupt, tout semé d'arbustes épineux, de trous et de gros cailloux sortis on ne sait d'où. Les garçons m'éclairent avec leurs torches pour que je ne trébuche pas.

On a trouvé une petite clairière. J'épluche des pommes de terre, ils ont fait du feu. Près du feu, il fait bon, la fatigue s'en va avec l'humidité et il semble que cette marche de dix heures n'a pas eu lieu et qu'on a passé toute la journée ici.

Je dois parler avec Oleg. La colère est passée mais il reste un arrière-goût qui m'empêche de vivre pleinement la réalité. Je tranche du lard, j'en mets des morceaux sur les parois de la marmite et je me dis : par quoi commencer ? D'habitude c'est facile de parler avec Oleg, mais il y a Stiopa, il s'y connaît comme personne pour déformer le sens de mes paroles ou les réduire à rien.

Le bois s'épuise dans le feu et Oleg l'envoie en chercher d'autre. Stiopa renâcle, il parle d'injustice, il dit que c'est toujours les mêmes qui travaillent et les autres qui se reposent, mais à la fin il prend sa torche et s'enfonce mollement dans le bois.

Dès que Stiopa est parti, je demande :

« A quoi tu pensais ? »

Oleg s'est étendu sur l'herbe, jonchée de rares feuilles mortes, et regarde le feu.

Il est de bonne humeur. Comment fait-il pour conserver cet optimisme permanent ?

-De quoi tu parles ? demande-t-il paresseusement.

-Tu ne te souviens pas ou tu fais semblant ?

-Eh bien pendant qu'on marchait, tu as dit...

-Ah, il hoche la tête et fixe le feu à nouveau.

-Je demande sans attendre sa réponse : Eh bien, quoi ?

-Oui, je voulais te dire. Tu sais, il ne faut pas dire tout ce qui te vient à l'esprit.

-Tu ne vas pas me dire, alors... J'ai poussé la marmite avec deux longues branches pour la mettre au plus chaud, sur trois grosses pierres installées juste au milieu du feu. Je m'assieds juste en face d'Oleg : maintenant il ne va pas se défilier.

-Tu n'as pas compris, je parle de toi. Ne pas dire tout haut tout ce qui te passe par la tête.

- Il est à demi couché à peu près à un mètre du feu, et l'obscurité m'empêche de bien voir son visage.

-Je ne dois pas dire ce que je pense ?

-Il ne faut pas exagérer. Bien sûr que tu dois, mais il y a les convenances.

-Les convenances ? Tu as besoin de me rappeler les convenances ?

-Tu comprends... Il a du mal à détacher son regard du feu pour me regarder. Maintenant je vois qu'il n'est pas d'humeur à me donner des explications.

-Seulement ne t'énerve pas, continue-t-il, parce que ces derniers temps, c'est difficile de parler avec toi.

-Je me tais et j'affecte un calme absolu.

-Comment dire ça plus clairement... Oleg regarde à nouveau le feu, tu es maintenant à l'âge où l'on commence à ressentir son identité sexuelle et à éprouver une sorte d'émotions particulières...

-Quoiiii ? Il a fallu que je l'interrompe parce que le sens de ses paroles commence à m'échapper.

-Ecoute, explique-t-il d'un ton conciliant, tu grandis, tes représentations du monde changent, et comme tous les adolescents, tu places le centre de gravité de ta personnalité du côté du sexe. Je voulais t'expliquer, qu'il ne faut pas projeter ses fantasmes sur l'autre, parce que...

-Quels adolescents ? J'ai très envie de m'approcher, de le prendre au col et de le secouer bien comme il faut...

-Ne crie pas.

-De qui tu parles ?

-C'est de toi qu'on parle pour l'instant.

-Mais ce que tu dis s'applique plutôt à Stiopa.

–Et Stiopa aussi... Ecoute, il ne s'agit pas de s'échauffer. Tout le monde a des fantasmes, il n'y a rien de honteux à cela, au contraire, dans une certaine mesure...

–Ce n'est pas la peine de me rassurer ! Et qu'est-ce que c'est que ces fantasmes que tu me prêtes ?

–J'essaie de t'expliquer...

–J'ai compris !

Il veut encore ajouter quelque chose, mais je n'ai plus besoin d'explications. Comment est-ce que je ne m'en suis pas aperçue plus tôt ? Ce sont ses fantasmes qu'il me prête ! Cette idée me soulage un peu, j'ai été tellement ridicule avec mes cris et mes nerfs, que j'en ai même un peu honte. Je lui ai fait part de cette idée, avec tous les ménagements possibles.

C'est étonnant, mais mes paroles ne l'ont pas touché plus que ça. Je craignais de le mettre mal à l'aise, mais pas du tout. Quel équilibre !

Il est resté longtemps sans rien dire.

« Eh bien, au fait ?

– Comment te dire... si je les vois, ces fantasmes, ça veut dire que je les ai aussi dans la tête. Parce qu'on ne peut pas dire que tu aies tort. En principe, cela n'a pas tellement d'importance, qui les a fait naître.

Il s'en sort adroitement. La conversation semblait épuisée, mais quelque chose continuait de me tourmenter. Quelque chose qui était dans les paroles précédentes et qui me tournent dans la tête à présent, comme un moustique agaçant qu'on ne peut ni écraser, ni faire partir.

« A quoi tu pensais ?

Il me regarde, surpris.

–Tu me l'as déjà demandé ».

J'ai ri en me souvenant que c'était par cette phrase que la conversation avait commencé.

« Je voulais juste dire... enfin, demander... qu'est-ce que tu parlais d'adolescents ? Et de centre de gravité ?

–Julie, il fronce le sourcil. Je n'ai pas l'intention de parler de mes fantasmes.

–Mais Oleg !

–Non, non, non... » il secoue la tête au rythme de ses paroles en souriant. Il a l'air énigmatique.

–Personnellement, ce n'est pas le contenu de tes fantasmes que je voulais connaître, mais la phrase que tu avais prononcée. Tu ne pourrais pas la répéter ?

–Tu veux la mettre dans le compte-rendu ?

–Allez, je t'en prie, répète.

–Tu penses sûrement que j'écris mes paroles sur des petits papiers et que je les apprends par cœur ?

–Allez, ne t'entête pas, répète, s'il te plaît.

–Franchement, je ne m'en souviens pas. C'est pour quoi faire ?

–Tu as dit quelque chose, et je ne sais plus quoi penser. Tu as dit quelque chose de très important à mon avis, mais... c'est faux.

–Important, mais c'est faux ?

–

–Oui.

–Et tu veux faire un résumé ?

–Oui ! je le prends au mot.

–Alors écris.

–J'ai pris un stylo imaginaire et je m'apprête à écrire sur une feuille de papier imaginaire.

–Ju-li-a est une im-bé-cile. Ça y est ?

–Oh, Oleg ! ça m'agace qu'il joue avec moi comme avec une gamine. Dis-moi au moins le sens général.

–Je te l'ai déjà donné.

–D'accord. Si tu ne veux pas...

–J'étais déçue. Par expérience je savais que s'il n'avait pas envie de parler, rien ne l'y forcerait.

–Mais il a changé de ton et il a dit très sérieusement :

–Faut pas t'en faire, je ne parlais pas de toi en particulier, mais des adolescents en général. Peut-être que tu n'es pas comme ça...

–Et pourquoi il faudrait que je sois comme ça ? Et quels adolescents en général ? Tu voulais dire que je... comment dire... que je suis un peu puérile ?

–Non, pour ton âge, tu es déjà tout à fait adulte. Plus que ça. Je voulais dire que ta maturité, elle... comment... tu as déjà dépassé Stiopa en développement.

–Arrête.

–Oui ?

–Tu dis que je suis déjà adulte ?

–Oui.

–Mais je suis *réellement* adulte !

–Oui, ça va de soi. Je trouve que tu es déjà bien adulte, autrement je ne t'aurais pas emmenée dans cette randonnée.

–Mais non, enfin, non ! tu dis... ça ne va pas !

–Qu'est-ce qui ne va pas ?

–Eh bien que je suis adulte et que tu ne m'aurais pas emmenée.

–Je suis de plus en plus agacée parce qu'il ne comprend pas ou qu'il fait mine de ne pas comprendre. Tu m'embrouilles !

–A mon avis, c'est toi qui m'embrouilles. Tu as tendance à voir des problèmes là où il n'y en a pas, et là où il faut réfléchir, toi, au contraire...

–Ne cherche pas à m'entortiller !

–Je le regarde dans les yeux et je cherche frénétiquement à capter sa pensée. Il y a quelque chose qui ne colle pas dans ses réponses et ça me fait perdre le fil. Il faut rétablir la chaîne logique...

–Tu ne parles pas comme il faut ! Tu ne dis pas ce qu'il faut ! de dépit je frappe du poing sur le sol.

–Oh oh ! Oleg me lance un regard significatif. Tu as déjà écrit le script de notre entretien ? mais je n'ai pas appris mon texte.

–Tu ris, et moi je parle sérieusement. J'ai enfin compris ce qui m'agace tant chez lui. Tu me parles comme à Stiopa, mais moi, je n'ai pas quatorze ans.

–Il feint l'étonnement :

–Et tu en as combien ?

–N'en fais pas trop ! Merci, mais je n'ai pas l'humeur aux compliments.

–Il se tait. Il me semble qu'il ne sait pas comment faire passer sa grossièreté.

–Ne sois pas vexée, dit-il après une pause. C'est que je ne sais vraiment pas quel âge tu as.

–Je l'ai regardé en essayant de mettre dans mon regard toute la froideur et le mépris dont j'étais capable. Piètre comédien. Est-ce que vraiment il ne comprend pas que cette amabilité forcée ne fait que souligner le fait que j'ai deux ans de plus que lui ! La différence, certes, est mince, mais tout de même.

–Il sourit : Ah, je me souviens, tu as treize ans.

–C'est plus drôle !

–Je ne pensais pas te faire rire. Je viens juste de m'en souvenir, c'est toi qui me l'as dit.

–Je te l'ai dit ?

–Oui.

–Quand ça ?

–A la bibliothèque.

–Quelle bibliothèque ?

–Celle où l'on s'est rencontré.

–Pendant une minute, on ne dit rien.

–Je demande : et après ?

–Quoi après ? Visiblement il n'a pas envie de continuer la conversation.

–Qu'est-ce qui s'est passé après qu'on s'est rencontrés ?

–C'est le soir des souvenirs lyriques ?

–Réponds, s'il te plaît.

–Après je t'ai donné quelques cours. Et qu'est-ce qui te préoccupe tant ?

–Et ensuite ?

–Mais quoi, tu as la mémoire qui flanche ?

–Qu'est-ce qu'il y a eu ensuite ?

–Ensuite tu m'as supplié de t'emmener avec nous en randonnée.

–Moi, je t'ai supplié ?

–Eh ben oui, tu ne vas pas me dire le contraire ?

–Je me suis levée, j'ai fait le tour du feu et je me suis assise tout près, nez à nez.

–J'ai examiné son visage, tellement connu dans ses moindres traits, et ces cheveux blancs apparus pendant la randonnée ; et j'ai essayé de comprendre ce qui lui faisait dire cela. J'ai crié : Regarde-moi !

–Je te regarde, répond-il tranquillement.

–Tu es marié ? »

–Il soupire. Je le menace dans un murmure :

–« Dis-le.

–Qu'est-ce que tu as ?

–Dis-le !

–Non, je ne suis pas marié.

–Il m'a semblé que je tombais à la renverse dans un vide. C'est comme dans un rêve que j'ai fait : je tombais dans une fosse sans fin et la seconde où j'étais sur le point de tomber durait une éternité. Est-ce que des situations comme celle-là arrivent dans la réalité ?

–Et moi, je suis qui ? Je n'ai pas reconnu sa voix.

–Tu es une petite fille fatiguée, un peu effrayée, mais pleine de bon sens. En principe, tu es déjà grande, Julia... Allez, arrête. » Il m'a prise par les épaules et m'a secoué un peu. « Et ne tremble pas comme ça. De quoi tu as eu peur ? Hein, c'est quoi ?

–Oleg, qu'est-ce que tu as ?

–Moi, tout va bien, répond-il d'un ton fatigué.

–Et moi ? Le monde se dérobe sous mes pieds... ou c'est moi qui me dérobe à ce monde ?

–Je le savais bien que cette conversation était de trop, dit-il de son ton de tous les jours. Terriblement quotidien. Ne t'en fais pas, c'est l'essentiel. Maintenant on va s'en aller, on va prendre le train et... voilà.

Et voilà.

–Oui. Aujourd'hui on ne marchera plus ».

–Avec un bâton crochu, il a soulevé le couvercle de la marmite et un instant l'odeur du lard chaud et des pommes de terre efface toutes les autres sensations. Il faut mélanger.

Il a taillé une branche avec son couteau et il remue soigneusement en faisant attention de ne pas déplacer la marmite. De voir ce calme, et la simplicité avec laquelle il exécute les actes les plus habituels, la régularité de ses gestes, je me mets à trembler.

–C'est moi ! Je ne peux pas retenir mes sanglots. Moi, ta femme ! Tu ne me reconnais pas ? »

Il m'a pris sur ses genoux et il me berce doucement.

« Oleg...

–Oui, oui, oui... Il s'est mis à parler vite comme quand on berce les bébés. Ma femme, ma femme... Son visage était inquiet. Il chuchote : Voilà Stiopa, pas d'hystérie.

Et en effet, on entend des branches qui craquent et on aperçoit la lumière d'une lampe électrique.

Chapitre 15

La sonnerie retentit longtemps. Elle donnait l'impression de résonner dans un appartement vide, vide non seulement de meubles, et de tout les objets habituels, mais aussi de toute présence humaine visible ; elle résonnait dans un local non pas vide, mais désert. Cette présence humaine, qui maintenant faisait défaut, c'était la chaleur que ressentait toujours le père André en approchant de chez lui. La chaleur passait à travers la porte, se glissait dans la rue, et avant même d'entrer dans son appartement, il savait à coup sûr de quelle humeur était Lioudotchka et ce qu'elle allait lui dire.

A présent c'était autre chose. La chaleur ne l'enveloppait plus et ne lui laissait plus deviner son humeur. Il n'y avait plus de chaleur et Lioudotchka n'était plus là.

Il appuya sur le bouton de la sonnette encore plusieurs fois, sans grand espoir ; un écho mort répondit au fond de l'appartement. Il renonça à ouvrir avec sa clé à lui. Il se retourna et sa lourde silhouette redescendit lentement les marches.

Dix-huit mois de vide, dans lequel il s'était confiné lui-même en demandant à servir dans la paroisse la plus éloignée et la plus pauvre de l'évêché, l'avait rendu méconnaissable. Vivant dans un trou perdu et n'ayant que deux vieilles à confesser les jours de fête, il ne pensait pas utile de soigner son apparence et mangeait ce qui lui tombait sous la main. Le service le distrayait un peu mais le reste de la journée, il errait comme un fantôme dans sa grande maison vide.

Avant, il y avait un jardin d'enfants, quelque sept pièces, toutes spacieuses et hautes de plafond. Le père André passait de l'une à l'autre, puis à une troisième, dans la cuisine, à nouveau dans la chambre et ainsi de suite. Parfois il se retrouvait en train de tourner ainsi jusque tard le soir et il se demandait ce qu'il avait bien pu faire depuis le matin.

Il réfléchissait, encore et encore. Et bien que sa pensée fût invisible et insaisissable, il en ressentait la présence oppressante dans tout le corps. Sa pensée s'appelait Lioudotchka. La vie avec elle et la vie sans elle n'avait de toute façon aucun sens.

La pitié pour sa femme le transperçait comme un aiguillon. Il voyait devant lui son visage défiguré, ensanglanté, il entendait son cri d'animal et alors dans sa grande maison vide il lui semblait voir des choses terribles, d'une vivacité à faire peur. Les murs autrefois blancs viraient dans les coins au blanc sale ; dans les miroirs qui reflétaient un espace trouble apparaissait quelque chose de vivant. Et en plein jour il y remarquait soudain quelque chose de suspect. « C'est moi, pensait-il. Je vis ici comme un mauvais rêve. »

Et cette pensée lui apportait un étrange soulagement, rebelle à toute explication. Sa vie était détruite, sa famille perdue, et lui-même se faisait l'effet d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans.

De sa joie de vivre passée, de son caractère sanguin, il ne restait plus rien. Sur son visage se lisait une noble pâleur, ses yeux étaient devenus creux et ternes ; mais on ne pouvait pas dire qu'il fût devenu maigre. Sa barbe et ses cheveux avaient poussé de façon démesurée – il ne les coupait pas, il ne se peignait que de temps à autre.

« André ! » le visage maternel qui clignait ses yeux de petite vieille lui souriait sur le pas de la porte de la maison natale. Le sourire était un peu amer et myope, comme si elle ne voyait pas distinctement qui était devant elle, mais qu'elle essayait de le deviner. De l'intérieur venait une odeur connue, cette odeur particulière des maisons où vivent des gens âgés. D'où elle vient et de quoi elle est faite, c'est toujours un mystère, mais là où l'air est immobile, où il n'y a pas d'enfants qui courent, et où les choses restent à leur place sur les étagères des armoires pendant des années, on a cet air particulier qui est propre aux vieux.

Le père André marmonna quelque chose qui ressemblait à « bonjour, maman » en baissant la tête pour passer le seuil. Brusquement, peut-être à cause de cette odeur, la conscience de sa solitude lui tomba dessus, absolue, irrémédiable. Ici il devenait seul autrement que dans sa retraite d'ermite. La solitude était partout : dans sa tête, dans sa poitrine, dans ses mains, qu'il ne savait pas où fourrer, dans ses pieds maladroits qui piétinaient lourdement le sol de la petite entrée, et dans tout son corps amolli, comme si on en avait retiré la tige de fer qui le maintenait jusque là.

La solitude, elle était devant lui en la personne de ses parents vieilliss tout soudain, elle transpirait par les pores de sa peau et invisible, se mêlait à ses cheveux.

L'idée lui traversa la tête : « Non, n'importe quoi, mais faites qu'elle revienne. Qu'elle revienne ! »

Il parlait de sa vie en mâchant machinalement des beignets à la crème, et ruminait amèrement les mêmes pensées lorsque la voix de sa mère le ramena à la réalité :

–« ... et elle est mignonne, toute ronde, elle te ressemble.

–Ses mots le brûlèrent comme une flamme. Il fixa sur sa mère des yeux avides, comme pour dire : continue, continue.

–Et quand elle est née, tout le monde a dit : c'est son père tout craché ! Même ta belle-mère l'a reconnu.

–Maman... André avait du mal à avaler. Où sont-elles ?

–Hé, mon garçon, je vais te dire une chose : Ta Liouška, c'est une dévergondée.

– Qu'est-ce que tu racontes, la mère ? dit en haussant la voix le père, qui jusque là s'était contenté de regarder son fils sans rien dire.

–Ben quoi ? Je dis ce que les gens disent. Voilà ce que je dis.

–Parle, mais n'en rajoute pas.

–Il se retourna vers son fils.

–Vieille folle ! Et ne se contenant plus, il frappa du poing sur la table.

–Tu ne crois pas qu’il a la vie assez dure comme ça ?

–Il le saura bien de toute façon.

–Il le saura parce que tu vas le crier à tous les coins de rue.

–Ah, ça va être de ma faute. Tiens ? Elle vit à sa guise alors que son mari est vivant, et c’est la mère qui est coupable. Et on me traite de vieille folle...

–Bon, ça va, la mère, arrête un peu. Ne l’écoute pas, mon garçon. Qu’elle raconte ce qu’elle veut.

André se couvrit le visage de ses mains et resta ainsi long moment sans regarder personne. Les parents se calmèrent.

–Va la voir, mon garçon, dit timidement le père. C’est une femme... bonne. Positive. Ne va pas croire... tu sais ce que c’est, les gens, il leur faut toujours quelqu’un à critiquer. Ne les écoute pas, vas-y.

–Où aller ? demanda André d’une voix sourde.

–Mais chez ta belle-mère.

S’imaginant le visage de sa belle-mère, méchant et renfrogné comme une vieille chienne, il reconnut l’impossibilité totale de rencontrer Lioudotchka chez elle.

–Ils sont tous ensemble là-bas ? demanda-t-il avec un faible espoir.

La question était superflue : où la belle-mère aurait-elle pu aller ? Mais la réponse le laissa sans voix :

–Non. C’est qu’elle est... comme qui dirait mariée. Les jeunes vivent de leur côté maintenant.

–Mariée ? répliqua André. Qui ça ? un moment il lui sembla qu’il avait manqué quelque chose de la conversation.

–Mais c’est de ta belle-mère que je parle !

A son grand étonnement et pour la première fois depuis dix-huit mois il se mit à rire, tant lui paraissait drôle ce qu’il entendait. Inconvenant tellement c’était drôle. Son père se mit à rire avec lui. Après quoi André se paya une longue crise de fou-rire qui lui fit chaud au cœur.

–Hé... soupirait la mère. De quoi vous riez ? Telle mère, telle fille... toutes les deux pareilles.

Le père André ne tenait plus en place. Son corps avait brusquement retrouvé de la souplesse et du ressort. Il s’agitait dans l’appartement en imaginant ce qu’il allait mettre. Comment il allait aller chez Lioudotchka, comment il se présenterait devant elle. Sa fille ! Alinka ! Cela jaillissait dans sa conscience, et il éprouvait la joie la plus extrême qu’un homme puisse éprouver sur cette terre. Seule la joie des anges pouvait être plus pure et plus belle.

Il mit une chemise à carreaux gris bleu qui mettait ses yeux en valeur, mais elle ne lui allait plus. Alors il essaya une blanche, en baptiste, à minces rayures bleues. Il faisait le difficile, se regardait dans la glace, il avait tout l’air d’un jeune marié. L’idée lui traversa l’esprit : on dirait que je vais à un rendez-vous.

–Pff ! Hallucination satanique ! jura-t-il tout bas.

Il arracha la chemise. Les deux derniers boutons qu’il n’avait pas pris le temps de défaire, furent arrachés. Il mit la soutane qu’il portait tout le temps et laça ses rangs. Tout est en règle : le combattant du Christ doit être prêt à chaque instant à partir à la croisade. Ce que j’ai maigri depuis l’an dernier ! pensa-t-il avec satisfaction en se regardant une fois de plus de la tête aux pieds. Et les préparatifs terminés, le père André franchit le seuil d’un bond.

Une cage d’escalier sombre, des marches sales... Il frappa à nouveau à la porte de sa première et unique femme, en tremblant comme un adolescent. Il fut un peu choqué par la chanson à la mode dont on entendait la musique à travers la porte, mais même cela ne parvint pas à troubler son bonheur.

Il attendit près d’une minute. On entendait soit un murmure soit des pas feutrés, à ce qu’il lui semblait. Le père André se mit à tambouriner à la porte, cette fois d’une manière ferme et décidée. Il frappait avec un seul doigt, mais le bruit se répercutait dans l’escalier comme si on avait frappé avec un objet en bois. De l’intérieur parvenaient des pleurs d’enfant.

« Liouda ! » cria-t-il avec impatience. Et comme seul le silence lui répondait, il appela encore plus fort : Liouda !

A l’intérieur, le silence régnait. Le père André fut complètement découragé par cet accueil.

« Qu’est-ce que j’attendais, se dit-il. Qu’elle me saute au cou ? »

Il tambourina à nouveau. Un bruit de voix étouffé lui parvint, masculine apparemment. Il recula d'un pas et frappa la porte de l'épaule. Elle faiblit sous son poids mais résista. En même temps on entendit derrière la porte un cri de femme étouffé.

Liouda, tu ferais mieux d'ouvrir tout de suite, dit-il le plus calmement qu'il put, sans reconnaître le son de sa voix.

L'enfant pleurait sans discontinuer.

De colère, il frappa la porte du pied.

« André ! cria Lioudotchka, hystérique, de l'autre côté. Non !

Il approcha son visage de la fente de la porte et d'une voix basse, mais terrible, il dit :

–Ouvre.

–Va-t'en.

–Qui est-ce qui est là ?

–Va-t'en.

Il recula de deux pas et prenant autant d'élan que le permettait le palier, frappa la porte du pied. La plaque de tôle en garda la marque, il y eut du plâtre répandu, mais la porte resta en place. Il jura in petto. Puis il s'approcha à nouveau de la porte et sachant que sa femme l'écoutait, il murmura :

–Ouvre.

–J'appelle la police.

Ces mots remuèrent en lui une couche inconnue de sa conscience, qui, une fois mise en branle, le privait de tout contrôle. Il porta successivement en prenant son élan, plusieurs coups de pied qui firent trembler tout l'escalier. On sentait que les voisins derrière leur porte, avaient l'œil rivé à l'œilleton. On entendait, sans arrêt, les cris stridents de Lioudotchka.

Il frappa encore et encore. Au début la plaque de métal plia, puis il se forma une fissure au milieu. La serrure fut enfoncée. En rage, le souffle court, il s'arrêta et voulut courir chercher une hache, lorsque soudain au milieu des pleurs de l'enfant et de la mère on entendit un bruit de serrure. Au bout d'une minute, sans doute avec l'aide d'un tournevis, la serrure céda et sur le seuil parut le visage pâle et émacié d'un homme entre deux âges. Il était grand, maigre et maladif. Ses cheveux bruns ébouriffés donnaient à toute sa personne un aspect pitoyable et soulignait la rougeur de ses yeux. L'homme ouvrit

La bouche pour dire quelque chose, mais le père André l'attrapa au collet, faisant craquer le tissu de sa chemise, et le tira hors de l'appartement.

–Pas ici, murmura André enragé, qui entendait les battements furieux de son cœur. Pas devant les enfants.

Son adversaire, ou plutôt sa victime, n'avait pas l'intention d'opposer une quelconque résistance. Alors il le secoua deux ou trois fois, après quoi l'homme émit un son inarticulé. A ce cri, le visage de Lioudotchka se montra dans l'encadrement :

–André !

Il tourna la tête et pour la première fois depuis ce terrible soir, il croisa son regard. C'était elle et ce n'était pas elle.

–Pas ça !!! cria Lioudotchka en voyant qu'il la regardait sans l'entendre.

Il détourna le regard vers l'homme, qui plus mort que vif pendait entre ses mains, et le rejeta de côté. Le corps roula sur les marches, mais le père André ne le regardait déjà plus. Il pénétra dans l'entrée et ferma derrière lui la porte endommagée.

Une odeur de brûlé et des remugles de cuisine lui chatouillèrent le nez. En une seconde, Lioudotchka s'était écartée vivement de lui et à quelques pas elle regardait, terrifiée, sa lourde silhouette menaçante.

« Liouda », soupira-t-il. Son cœur battait si fort que lui si fort d'habitude, il en était tout essoufflé. Sa femme le regardait, muette. Dans ses yeux, le père André, vexé, ne lut que la peur. La peur, la terreur, et rien d'autre.

« Tu as peur de moi ? » Il regardait en face son visage veule, enlaidi ces derniers mois. Dans cette femme malade, il essayait de retrouver sa Lioudotchka.

– André... Elle aspirait de l'air par la bouche, terrorisée.

–N'aie pas peur. Je suis venu pour parler. Et voyant que sa femme ne répondait pas, il ajouta :

–Qui c'était ?

A ce moment, l'enfant, qui n'en pouvait plus de pleurer, exprima un dernier vagissement et se tut. Dans le silence retrouvé, Lioudotchka murmura :

–Il f-faut pas...

Le père André fit un pas vers elle. Elle se rencogna encore davantage dans la pièce, c'était la cuisine. Maintenant elle était devant la fenêtre et elle n'avait plus d'autre issue.

Il regarda avec dégoût et pitié le désordre de la cuisine. Il y avait de la vaisselle sale partout avec des restes de nourriture ; des torchons et des packs entiers de cannettes de bières vides par terre. Les fenêtres vides, sans rideaux, les papiers peints gras et l'ampoule sans abat-jour complétaient ce tableau de délabrement.

–Liouda... Il s'efforçait de parler le plus doucement possible. Je n'ai pas été là pendant dix-huit mois. Je suis coupable. Je savais tout cela sur toi. Je ne savais pas, mais bref...

–André – elle avait osé l'interrompre – Va-t-en. De toute façon, je ne veux pas me remettre avec toi.

Pendant une minute, il réfléchit à ce qu'il venait d'entendre.

–Et avec qui tu vas te mettre ?

–Peut importe. Va-t-en.

Ils se tenaient l'un en face de l'autre. Elle, les bras croisés sur la poitrine et les doigts plantés dans les avant-bras, lui les poings serrés et les jambes largement écartées. Le père André remarqua que la tension faisait blanchir les articulations de ses doigts, et ses lèvres serrées ne faisaient plus qu'un fil.

–C'est avec ce gringalet que tu voulais te « mettre » ?

–Ça ne te regarde pas. Ne te mêle pas de ça. Et ne fais pas peur à la petite. Lioudotchka était blême, mais sur son visage se lisait la même détermination que si elle était sculptée dans le marbre.

–Et ce... va élever ma fille ? Il s'approcha de sa femme d'un pas de plus.

–Je n'ai pas peur de toi. ... dit-elle d'une voix étranglée.

–Je vois.

–Et je ne veux pas te parler.

–Pourquoi ?

–Parce que.

–Tu penses que je suis un maniaque assoiffé de sang ?

–Tu as beaucoup changé, André.

–Toi aussi.

–Tu es devenu très, très méchant.

–Et toi, tu piques pas mal, on dirait.

–Ça ne te regarde pas, c'est ma vie.

–Si, ça me regarde. C'est ma fille.» Il marqua une pause. « Alors quoi, je reste sur le palier, comme un ennemi ? » Il avança mais voyant qu'elle tremblait de tous ses membres, il s'arrêta. « Mais n'aie pas peur. Je ne suis pas un monstre. Je veux parler, tu comprends, te demander pardon. Laisse-moi entrer et m'asseoir, sur cette chaise, tiens, je ne te toucherai pas du doigt, juré.

–Bon, entre.

Le père André entra et s'assit. Elle resta debout. Sa pâleur était un peu passée, mais elle ne s'approchait pas de son mari.

–Mais assieds-toi donc. On ne peut pas parler comme ça.

Elle s'approcha de la table et s'assit sur le bord d'un tabouret.

–Je veux voir ma fille.

–André, il ne vaut mieux pas.

–Quoi ? »

Lioudotchka ne répondit pas.

« Qu'est-ce qui vaut mieux pas ? reprit-il.

–André, murmura-t-elle, effrayée.

Je n'ai pas besoin de voir ma fille ? » Il avait dit cela doucement, mais il avait une telle fureur dans la tête que Lioudotchka retint sa respiration.

–Non, je voulais dire...

Il se leva

–Quoi ?

–Elle vient de s'endormir. Tu pourrais la réveiller, n'y vas pas.

- Eh bien je la réveillerai.
- Tu n'imagines pas comme elle une porte qui grince, ça la réveille ;
- C'est comme moi...
- Oui.

Ils se regardaient. André se rassit.

- Lucie... dit-il d'une voix éreintée.
- Quoi ?
- Petite sottise. Il essaya de lui prendre la main, mais la main glissa dans la sienne et s'échappa.
- Lucie.
- Quoi ? Elle restait assise, mais sans détendre son dos.
- Je ne t'accuse pas du tout. Moi seul. Je suis le seul coupable de tout.
- Lioudotchka le regarda sans aucune expression.
- Je suis responsable de tout ça – il parcourait des yeux la cuisine avec la poubelle trop pleine, qui commençait à sentir. Et de ce que tu... avec ce... comment tu l'appelles ?
- La Guiche.

-La Guiche ?! Oh seigneur ! Il posa ses coudes sur la table et laissa tomber sa tête dans ses mains. Son visage se déforma. Ses cheveux ébouriffés, un peu grisonnants crépitaient sous ses doigts. Il les serrait et les tirait comme s'il voulait étouffer la douleur intérieure, sourde et lancinante, par une autre, extérieure. Enfin il articula d'une voix d'outre-tombe :

- Ça ne me regarde pas.
- André, tu comprends, que maintenant je ne peux plus être avec toi ? »

Le père André ne répondit rien, il regardait son visage maladif et les cernes sous ses yeux.

- Tout sera différent, prononça-t-il sourdement.
- Différent, répéta Lioudotchka sur un ton presque moqueur. Qu'est-ce qui peut être différent ?
- Mais tout ! J'ai beaucoup réfléchi pendant ce temps, je me suis maudit et maintenant encore je me maudis, et toi... tu es une sainte ! Et après cela... tu es la sainte de La Guiche.
- André, je ne t'aime pas.
- Moi non plus je ne m'aime pas. Je me déteste.
- Et je ne t'ai jamais aimé.
- Lucie... Sa voix mourut.
- Oui. Pardonne-moi de t'avoir trompé pendant si longtemps, mais aujourd'hui il n'y a plus lieu de...
- Trompé ?
- Oui.
- Je ne te crois pas. Tu mens. C'est que tu as encore peur de moi, oui, tu as peur ! c'est la peur qui parle en toi, mais je te répète que tout a changé !
- André, mais écoute-moi donc ! qu'est-ce qui a changé ?
- Moi, j'ai changé ? Je ne suis plus celui que j'étais il y a dix-huit mois, ni même celui que j'étais il y a six mois.
- Mais moi, je suis la même. Toujours la même, tu comprends ?
- Oui, c'est ça, tu es toujours la même. Quand je suis entré, tu me paraissais un peu étrangère, inconnue... j'ai eu peur ! Et maintenant je vois que tu es toujours la même, toujours la même, ma Lucie.

- Va-t-en.
- Lucie...
- Tu n'entends pas ?
- C'est la peur qui parle en toi. C'est ici qu'est ma fille, je n'irai nulle part.
- La fermeté sur son visage fit place à la lassitude, au désespoir et au chagrin.
- Lucie... Il tendit la main vers sa tête pour lui toucher les cheveux.
- Avec la rapidité d'un serpent elle s'écarta de ses doigts.
- Lucie, je me rachèterai.

–Mais fous le camp ! Elle le regardait d'un air méchant. Il n'y avait rien d'autre sur son visage. Je l'aime LUI, tu m'entends ? Je veux vivre avec lui et mourir avec lui !

–Quoi ? Le père André parut revenir à lui.

–Va-t-en, je te dis, fit-elle entre ses dents.

–Tu veux vivre avec lui ? Son visage avait pris une expression méprisante.

–Oui.

–Et mourir avec lui ?

–Oui ! »

Ses yeux, jadis d'un vert brumeux, s'étaient assombri au point que le père André crut un instant que c'étaient deux pistolets qui le visaient. Il fut d'abord stupéfait, mais la seconde d'après, il la saisit par les cheveux, grossièrement, de toute sa grosse main.

« Dis que tu mens !

–Non ! cria-t-elle, en louchant vers son énorme poing près de son visage.

–Dis que tu mens, saleté ! siffla-t-il en s'approchant tout près.

–Je... la voix de Lioudotchka tremblait, te déteste. Je te déteste. Je t'ai épousé comme ça, tu m'entends ? Et jamais, jamais je ne t'ai aimé ! »

–La douleur fit jaillir de grosses larmes de ses yeux. Le père André se leva, sans lui lâcher les cheveux. Son cou était penché et douloureux, et son corps avait pris une position pas naturelle. Il baissa brusquement le bras et Lioudotchka tomba comme fauchée. Ensuite il passa dans le salon en la traînant derrière lui. Comme s'il avait oubliée qu'il la tenait encore. Un cri de femme, terrifiant, brisa le silence. Un faible cri d'enfant lui fit écho.

–« Ne la touche pas ! criait Lioudotchka en rage. Mais on entendait seulement « O-o-o-oh ! »

Le père André la rejeta dans le coin, où elle tomba comme un gros sac. Mais malgré la douleur à la tête et à l'épaule, elle bondit sur ses jambes et se jeta sur lui :

« N'y touche pas ! »

Il se tenait à côté du lit. L'enfant était toute rouge, elle s'était débarrassée de ses couvertures. La literie sous elle n'était pas propre et ne sentait pas très bon.

« Pauvre conne, qu'est-ce que tu crois... »

Lioudotchka ne lui laissa pas le temps de finir et, agile comme un chat, lui planta ses ongles dans le visage. Il la saisit par les cheveux et la repoussa violemment. Le cri terrible se répéta.

La petite fille s'égosillait dans son berceau. Le père André se prit la tête à deux mains et sortit de la maison en courant.

Le matin du quatrième jour.

« Qu'est-ce que c'est que c'te hutte ? »

J'ai rêvé qu'il y avait du brouillard, un brouillard aussi léger et impondérable que mon rêve. L'instant d'après, j'ai été définitivement réveillée par Khlopik qui aboyait.

J'ai commencé à me rappeler. Le train s'était arrêté dans une petite gare rose. C'était Rozovka. Ensuite on avait marché longtemps dans des chemins, à la recherche d'un coin pour la nuit. Il me semble que je dormais déjà à ce moment-là, tant tout ce qu'il y avait autour était flou et à demi fantastique : la couleur rose de la gare (à moins que cette couleur rose soit venue d'ailleurs) et les rails d'un bleu luisant, et enfin ces arbres et ces arbustes surréalistes à travers lesquels on se faufilait.

Et même avant cela, il y avait déjà eu quelque chose d'important... dont je n'ai gardé en mémoire que des sentiments confus. C'était lié à Oleg. Il me disait quelque chose, je crois qu'il m'engueulait. Et d'ailleurs, tout cela, je l'ai peut-être rêvé.

Je me suis soulevé sur un coude et j'ai regardé à travers la moustiquaire. L'endroit que nous avions choisi la veille pour passer la nuit se trouvait être une jolie clairière divisée en en quantité de tout petits potagers privés. Tout autour était baigné par les premiers rayons du soleil. Où étaient donc les arbres effrayants ? Est-ce que je les aurais rêvé eux aussi ?

Oleg a grogné dans son sommeil.

Oleg. Il s'est passé quelque chose qui a rapport avec celui... Non, non, je n'arrivais pas à m'en souvenir. Et puis quelle différence ? Voilà qu'il dort comme si de rien n'était, c'est que tout va bien. Et rassurée par cette idée toute simple, j'ai refermé les yeux.

Je voulais dormir encore un peu mais le sommeil ne venait pas. Par une sorte de sixième sens, j'avais deviné qu'Oleg ne dormait pas non plus, qu'il avait seulement les yeux fermés. Il s'est levé, il a enfilé son blouson, qui était à ses pieds, et il est sorti.

A quelques pas de là, tout arrosé de soleil, il y avait un grand-père avec un bâton, qui regardait notre tente. C'est lui qui avait prononcé ces mots : Qu'est-ce que c'est que c'te hutte ? Derrière lui se serrait une petite troupe de chèvres peureuses. On a entendu à nouveau la voix du vieillard :

« Ah ! c'est vous !

Et la voix plutôt mécontente d'Oleg, légèrement enrouée :

–Bonjour ».

Pourquoi était-il sorti ? Maintenant ce vieux curieux allait réveiller tout le monde. Les vieux sont bavards. Je me collais contre la moustiquaire.

« Bonjour. La voix du grand-père était enjouée. Vous allez sûrement aux Montagnes-de-Pierre ?

–Quelle perspicacité ! On y est déjà, pour ainsi dire.

–Y en a beaucoup qui y vont par ici, des écoliers et toutes sortes d'étudiants. Et là, qu'est-ce que je vois ?

Une hutte ! Alors je me suis dit comme ça : ils vont sûrement aux Montagnes de pierre.

Il s'entêtait à dire les Montagnes-de-Pierre au lieu des Tombes-de-Pierre. Visiblement, le mot « tombe » n'a pas bonne presse par ici.

Le vieux continuait son monologue :

« Je suis avec mes chèvres... et elles avaient peur, alors je me suis dit : qui c'est ça ? »

Il est loquace, celui-là... Maintenant il va falloir se lever.

–Dites-moi, c'est quoi le meilleur chemin pour y aller ?

Je pense qu'il a demandé ça non pas parce qu'il ne connaît pas le chemin – on a marqué la route sur la carte, mais parce que le grand-père ne s'en allait pas ; il était content de voir du monde, comme tous les vieux, il avait envie de causer.

« Ah, voilà... Tiens, allez par là. Il indiquait de son bâton la direction du soleil levant.

Il ferait bien de se lever, qu'on se réchauffe au moins. Et j'ai commencé à m'extraire de la tente.

–Merci, continuait Oleg. Et il y a un magasin là-bas ?

–Oui, oui ! Vous tombez sur la route et c'est tout droit jusqu'à la gare d'expérience ?

–Quelle gare ?

–Expérience.

–Qu'est-ce que c'est que cette gare ?

–Je ne sais pas. Demandez aux gens d'ici, ils vous raconteront.

–Parce que... vous n'êtes pas d'ici ? Oleg regardait son vieil imper de couleur indéfinissable, sa toque de fourrure toute usée et son bâton.

–Nan, je suis d'un autre village. Je peux faire passer mes chèvres ? Là-bas il y a de l'herbe tendre, goûteuse ». Il allonge les syllabes, toujours sans se départir de son sourire. « Seulement vous rentrez votre chien parce que sinon, elles ont peur.

Oleg a rappelé Khlopik et l'a gardé en laisse.

J'ai longtemps suivi le dos du grand-père jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le feuillage abondant du sous-bois. On est resté un moment assis dans l'herbe, à écouter les bruits du matin, et puis on est allé traîner dans la direction où il avait disparu.

Les chèvres étaient toutes là. Les plus vieilles, en nous voyant, se sont jetées de côté, mais les piquets qui les retenaient, les ont arrêtées. Les chèvres adultes ouvraient de grands yeux, et les petits chevreaux et les jeunes se serraient contre leur maman en nous regardant d'un air effrayé et stupide.

Voilà. Aujourd'hui est notre dernier jour de route. On est presque arrivés, il reste une dizaine de kilomètres à parcourir et on sera aux Tombes-de-Pierre. J'ai du mal à croire que ce sera tout pour aujourd'hui. Ce matin, Oleg

nous a envoyés, Stiopa et moi, au magasin à la « gare d'Expérience ». Sur qui font-ils des expériences ? A l'entrée on a été accueillis par des femmes en uniforme bleu, elles nous ont dévisagés avec intérêt. On a acheté des provisions, du chewing-gum et un peigne ; pendant tout ce temps, je me suis peignée avec une épingle que j'ai trouvée dans mon sac.

Ils avaient décidé de bivouaquer dans un bois d'acacia. Les arbres y donnaient de l'ombre, mais pas trop dense. Les petites feuilles allongées bruissaient au vent et laissaient passer la lumière, étendant sur les têtes un léger voile à carreaux.

Julia coupait des tomates, du pain et les disposait sur une serviette. Pour les nourritures plus solides il leur restait un peu de jambon.

« Oleg, ça existe, des vies antérieures ? demanda-t-elle soudain.-

–Comment veux-tu que je le sache ?

–Eh bien en supposant...

–Je suis quoi pour toi, un prophète ?

–Toi, tu y crois aux vies antérieures ?

–Je ne crois rien, je préfère savoir. Et si on ne sait pas, la foi n'arrange pas les choses, sauf à rassurer des natures un peu frustes. Et puis que dire des vies antérieures ? personne ne connaît l'autre monde mais beaucoup ont appris à en parler avec un air de connaisseur.

–Et ce n'est pas ce que tu fais ?

–C'est toi qui m'y as forcé. Mais je me rends bien compte que ce ne sont que des hypothèses.

–Ah, tu vois ! et quelles sont-elles, tes hypothèses ?

–Mes hypothèses ? on ne peut pas expliquer ça en deux mots.

–Eh bien explique avec plus de mots.

–Bien. Mon hypothèse est que les vies antérieures, comme les vies futures, existent. Mais ça ne donne rien.

–Tu penses que ta vie passée et ta vie actuelle ne sont pas du tout liées ?

–Pourquoi tu me demandes ça ?

–Je veux savoir.

–Comme ça, brusquement ?

–Réponds-moi simplement : est-ce que les vies antérieures sont liées à celle-ci ou pas ? tiens, mettons que tu te rappelles quelque chose régulièrement, ensuite tu l'oublies une seconde et elle te revient... qu'est-ce que cela veut dire ?

–Que tu as des problèmes de mémoire.

–Ah, Oleg ! Dis-moi ce que tu penses.

–Et qu'en disent les psychiatres ?

–C'est toujours comme ça.

–Oleg attendit un peu et l'appela.

–Julia...

–Elle ne se retourna pas.

–Mais enfin... Tu comprends, je voulais éviter les spéculations oiseuses.

–Parce que quand on parle des vies antérieures, on sous-entend bien sûr l'âme.

–Et qu'est-ce qu'il faut sous-entendre par là ?

–Je pense qu'il y a plusieurs âmes.

–Plusieurs âmes ?

–Oui. Je pense que nous sommes composés d'une quantité d'âmes, et non d'une seule, comme on le croit d'habitude.

–Et qu'est-ce que c'est que ces âmes ?

–Il y en a de toutes sortes. Il y a en nous l'âme d'un être humain et celle d'un renard

–Pourquoi un assortiment pareil ?

–Ce n'est pas un assortiment, c'est tout. Tout ce que comprend l'univers. L'âme de cet acacia vit en moi. C'est à comprendre au sens propre, l'âme de cet acacia, ni plus, ni moins.

–Et pourquoi une telle quantité ?

–Je ne sais pas. Et pourquoi y a-t-il une telle diversité de vivants et de non vivants dans l'univers ?

–Hm... et comment, dans ce cas, est-ce que nous arrivons à rester des humains ?

–C'est ce que tu penses ?

–Que nous restons tous des humains ?

–La majorité, en tous cas.

–Je voudrais le croire. Mais la question est parfaitement légitime. Comment est-ce que nous restons des humains ? Ou ces êtres que nous sommes ? Je dirai ceci : « A celui qui vaincra, je donnerai de la manne cachée. »

–C'est-à-dire qu'il gouvernera toutes les autres âmes ?

–Ou il les soumettra. Et parfois personne ne l'emporte. Tu connais le dicton « sans roi dans la tête » ?

–Oui.

–C'est ça.

–Julia arrêta de mâcher.

–Et alors, après la mort

–Quoi, après la mort ?

–Qui donc vit après la mort, toute cette quantité d'âmes ou quoi ?

–Si l'on arrive à unifier toutes ces âmes en une société plus ou moins acceptable, alors, je pense qu'il ne subira pas trop de perte, mais sinon...

–A cet endroit, Oleg remarqua que le jambon sur la serviette avait considérablement diminué.

–Quoi ?

–Elles se disperseront, dit-il en s'expédiant dans la bouche plusieurs morceaux à la fois.

–

–Comment peut-on se disperser tout seul ?

–C'est très simple. tu as autant d'exemples que tu veux. Tu n'as qu'à remarquer que il ya des gens qui ne se supportent pas bien, et qui passent leur temps à rechercher quelqu'un pour se compléter, et parfois pour se remplacer.

–Tu appelles ça une explication ? C'est juste qu'ils ne sont pas autosuffisants.

–Et c'est quoi, l'autosuffisance ? c'est quand on se suffit à soi-même, non ?

–Oui, en gros.

–Et toi, tu supposes que c'est à prendre au sens figuré ?

–Eh bien, je ne sais pas.

–C'est à prendre au sens propre. C'est très simple : les tiennes ne suffisent pas à ton bonheur, alors il faut en faire venir d'autres.

–C'est comme ça ?

–Je pense que c'est comme ça.

–Et qu'est-ce que tu penses des gens qui... des malades mentaux et tout ça ?

–Comment dire. Tu connais l'expression « Ils ne sont pas tous à la maison »

–Ah, c'est ça ?

–Oui, oui.

–Il leur manque quelqu'un. Oui. Quelqu'un est parti pour toujours, et peut-être même tout un groupe d'âmes, et maintenant leur univers n'est pas complet.

–Tu penses que tout est aussi simple.

–Je pense que beaucoup de choses incroyablement compliquées sont étonnamment simples.

–Et tu crois sérieusement qu'une de mes âmes peut décider comme ça de foutre le camp ?

–Il y a longtemps que je m'en suis rendu compte !

–Hi hi ! fit Stiopa. Apparemment entièrement occupé à manger, il écoutait attentivement leur conversation.

–Oh, je crois que ce n'est pas pour toi, répliqua Julia du tac au tac. Les âmes déficientes, c'est ton point faible

–C'est toi qui étais toute ouïe !

–Julia décida de ne pas lui accorder plus d’attention.

–Non, attends – elle se retourna vers Oleg. Alors, si toutes les âmes se sont dispersées après la mort, il n’y a plus personne.

–Plus personne. Plus d’âme.

–Alors, cela veut dire que l’âme n’est pas immortelle ?

–Dans un sens, non. L’âme est immortelle par les éléments qui la composent, ces unités élémentaires qui, après la mort de ton Moi migreront dans d’autres groupements et dans d’autres corps.

–Du coup, avec la mort, tout s’arrête et... la vie n’a aucun sens ?

–Pourquoi aucun sens ? Plus tu vis en harmonie avec toi-même, plus tes composantes arrivent à s’entendre en toi, et moins tu cours de risque de subir des pertes après la mort. Je crois que certaines personnes peuvent organiser leur vie intérieure de telle façon que leur noyau après leur mort ne se désagrège pas mais reste entier et intact.

–Et qu’est-ce que ça donne ?

–Ils resteront eux-mêmes.

–C’est-à-dire ?

–Ils n’oublieront jamais qui ils sont. Ils se souviendront de leurs existences antérieures.

–A quoi ça rime, travailler sur soi pour avoir le plaisir de se rappeler ses incarnations ?

–Non, bien sûr. Cette mémoire, c’est comme une annexe : pas déplaisante, mais l’essentiel est ailleurs.

–C’est quoi, l’essentiel ?

–Etre soi-même. »
